

- « Sont possibles les propositions dont on peut démontrer que jamais dans leur résolution il n'apparaîtra de contradiction. Les propositions contingentes vraies sont celles qui ont besoin d'une résolution continuée à l'infini. Les propositions contingentes fausses sont, quant à elles, celles dont on ne peut démontrer la fausseté autrement que par le fait que l'on ne peut pas démontrer qu'elles sont vraies. Il semble douteux qu'il suffise pour démontrer la vérité qu'il soit certain qu'en continuant la résolution n'apparaîtra aucune contradiction. Il s'ensuivra, en effet, que tout possible est vrai. »
[RG, 239]

- « Question : est-ce qu'est vrai tout ce dont on ne peut démontrer qu'il est faux ? ou bien est-ce qu'est faux tout ce dont on ne peut démontrer qu'il est vrai ? qu'en est-il donc des choses pour lesquelles on n'a ni l'un ni l'autre ? Il faut dire que le vrai et le faux peut toujours être démontré, au moins par une résolution à l'infini. Mais, dans ce cas-là, il est contingent ; autrement dit, il est possible que la proposition soit vraie ou possible qu'elle soit fausse ; et il en va de même dans le cas des notions : il est possible que dans la résolution à l'infini apparaissent des notions vraies ou des notions fausses, c'est-à-dire des notions qui doivent être admises à l'existence ou ne le doivent pas. Cela étant, si une notion est vraie, elle sera existante ; si elle est fausse, elle sera non existante. Toute notion impossible est fausse, mais toute notion possible n'est pas vraie ; c'est pourquoi sera fausse celle qui n'est ni ne sera, de même qu'est fausse une proposition de cette sorte, etc. À moins que peut-être nous préférions n'introduire aucune question d'existence dans ces choses, et notion vraie est ici la même chose que possible, fausse la même chose qu'impossible, sauf lorsqu'on dit par exemple *Pégase existant*. » [RG, 243-245n]

- « $A = A \text{ non-}B$ est l'universelle négative. D'où il suit que la particulière affirmative est fautive, autrement dit que AB est un terme impossible, ou plutôt faux (si, en effet, on ne peut démontrer cela parfaitement en résolvant à l'infini, il est faux, et non impossible). » [RG, 273]

- « La proposition vraie est celle qui peut être démontrée ; la proposition fautive, celle qui n'est pas vraie ; la proposition impossible, celle dans laquelle entre un terme contradictoire ; la proposition possible, celle qui n'est pas impossible. Est-ce que, par conséquent, toute universelle négative n'est pas impossible ? Il semble en être ainsi parce qu'on entend la chose des notions, et non des choses existantes, comme si je dis *aucun homme n'est un animal*, je ne l'entends pas seulement des hommes existants, mais il suivra de là que ce qui est nié d'un être singulier comme Pierre est nécessairement nié de lui. Par conséquent, il faut nier que toute proposition universelle négative soit impossible, et on peut répondre à l'objection que *A contient non-B* peut être prouvé ou démontré soit par une résolution parfaite, soit uniquement par une résolution continuable à l'infini ou toujours imparfaite. [1] » [RG, 275]
[1]. Cf. PS IV, 437-438.

- « Est faux un terme ou une proposition qui contient des opposés, quelle que soit la manière dont on le prouve ; est impossible ce qui contient des opposés, la preuve étant donnée par une réduction dans un nombre fini de termes. Il convient par conséquent de distinguer $A = AB$ dont la preuve a lieu par une résolution finie et $A = AB$ dont la preuve a lieu par une résolution à l'infini. Tout ce qu'on dit du nécessaire, du possible, de l'impossible et du contingent procède de cette distinction » [RG, 275-277]

- « *A contient B* est une proposition vraie, si *A. non-B* infère une contradiction » [OFI, 407]. Si *A est B* est vrai, on a $A = AB$. Dans ce cas, en substituant AB à A dans *A. non B*, on obtient $AB. non B$, qui est une contradiction. En soutenant que toute proposition, qu'elle soit nécessaire ou contingente, est susceptible de recevoir une démonstration *a priori* (ce qu'exige le principe de raison), Leibniz n'est-il pas allé déjà beaucoup plus loin dans le sens du nécessitarisme qu'il ne l'aurait souhaité ?

- « Le vrai est soit nécessaire, soit contingent. Le vrai nécessaire peut être su par une série finie de substitutions ou par la coïncidence des commensurables, le vrai contingent par une série infinie, ou par la coïncidence des incommensurables. Nous rapportons l'explicable au commensurable, l'inexplicable à l'incommensurable. Le vrai nécessaire est celui dont la vérité est explicable, le vrai contingent celui dont la vérité est inexplicable » (*ibid.*, p. 408).

- « Si la définition de la proposition nécessaire est que sa vérité peut être démontrée selon la rigueur géométrique, alors il peut, il est vrai, se faire que cette proposition puisse être démontrée : *toute vérité et seule la vérité a une raison plus grande*, ou ceci : *Dieu agit toujours de la façon la plus sage*. Mais on ne pourra pas pour autant démontrer cette proposition : *la proposition contingente A a une raison plus grande*, ou *la proposition contingente A est conforme à la sagesse divine*. Et par conséquent il ne s'ensuit pas non plus que la proposition contingente A est nécessaire. Et c'est pourquoi quand bien même Dieu choisirait nécessairement le meilleur, le meilleur ne serait pas pour autant nécessaire. [...] Ce qui serait concédé est qu'il est nécessaire que Dieu choisisse le meilleur, ou que le meilleur est nécessaire, mais il n'en résulte pas que ce qu'il choisit est nécessaire, parce qu'il n'y a pas de démonstration que ce soit le meilleur. » [GRI, 305-306]

- « Dans les vérités contingentes, bien que le prédicat soit inhérent au sujet, cela ne peut cependant jamais être démontré de lui, et la proposition ne peut jamais être ramenée à une égalité ou une identité, mais la résolution va à l'infini, Dieu seul voyant non certes la fin de la résolution qui n'existe pas, mais néanmoins la connexion [des termes] et donc l'involution du prédicat dans le sujet, parce qu'il voit tout ce qui est inhérent à la série ; de plus, cette vérité elle-même est née en partie de son intellect, en partie de sa volonté. Et elle exprime à sa façon sa perfection infinie, et l'harmonie de toute la série des choses[1]. »

[1] « De libertate », in *Leibniz, Nouvelles lettres et opuscules inédits*, précédés d'une introduction par Louis Alexandre Foucher de Careil, Georg Olms, Hildesheim, New York, 1971, p. 182.

- « Les vérités sont tantôt des vérités démontrables, ou nécessaires, tantôt des vérités libres ou contingentes, qui ne peuvent être réduites par aucune analyse à une identité, comme à une mesure commune » (*ibid.*, p. 184).

- La vraie science (que Dieu est seul à posséder dans sa totalité) est « une connaissance *a priori* (par les raisons des vérités) ». Et dans la mesure où elle est une connaissance des existants, et non pas seulement des possibles, elle implique « la considération de sa volonté libre et de ses décrets, dont le premier est de tout faire de la meilleure façon, et avec la raison la plus haute» (*ibid.*).

- « Le principe du prédicat-dans-le-sujet est initialement peu plausible, et il le paraîtra probablement encore plus quand, dans le chapitre 6, nous considérerons ses conséquences en relation à la distinction entre propositions nécessaires et propositions contingentes » (Mates, *op. cit.*, p. 102).

- « Il faut répondre que dans cette notion complète de Pierre possible dont j'admets qu'elle est observée par Dieu sont contenus non seulement les essentialia ou necessaria, à savoir les choses qui découlent de notions incomplètes ou spécifiques, et sont pour cette raison démontrées à partir des termes, d'une manière telle que le contraire implique contradiction, mais sont contenus également les existentialia en quelque sorte ou les contingentia, parce qu'il est de la nature de la substance individuelle que la notion soit parfaite et complète et contienne toutes les circonstances individuelles, même contingentes, jusqu'aux plus petites choses, sans quoi elle ne serait pas ultimée (*ultimata*) et ne serait pas distinguée de n'importe quelle autre, car les choses qui diffèrent ne serait-ce que dans le plus petit détail seraient des individus différents et la notion, si elle était encore indéterminée ne serait-ce que dans la circonstance la plus minime ne serait pas ultimée, mais pourrait être commune à deux individus différents. Cependant, ces individua ne sont pas nécessaires pour autant et ne dépendent pas seulement de l'intellect divin, mais des décrets de la volonté divine, pour autant que ces décrets eux-mêmes sont considérés comme des possibles par la volonté divine. Car des individus possibles différents sont inhérents à des ordres ou à des séries de choses possibles différentes et une série quelconque d'individus possibles ne dépend pas seulement des notions spécifiques qui entrent en elle ; mais dépend de certains décrets libres, par lesquels sont constitués l'harmonie ou l'ordre fondamental et, pour ainsi dire, les lois de la série. C'est pourquoi ce que j'ai avancé demeure après cette explication : les contingents dépendent non seulement des essences, mais aussi de libres décrets de Dieu, en sorte qu'il n'y a aucune nécessité en eux, si ce n'est une nécessité d'un mode bien précis : hypothétique » (« De libertate, fato, gratia Dei », *Textes inédits*, Grua, I, p. 311-312).

- « Une affirmation est vraie si son prédicat est dans son sujet ; par conséquent, dans toute proposition vraie, nécessaire ou contingente, universelle ou singulière, le concept du sujet est d'une certaine façon contenu dans le concept du sujet, d'une manière telle que quelqu'un qui comprendrait le concept du sujet et le concept du prédicat comme Dieu les comprend percevrait *eo ipso* que le prédicat est dans le sujet » (OFI, p. 16-17 ; cf. *ibid.*, p. 402).

1, 15. variationum, in continua variandi serie pergit; et cum natura sua sit speculum universi, non magis cessat quam ipsum universum. Sed si forte ad eum statum perveniat, ut pene omnes perceptiones confusas habeat, id nos mortem appellamus, tunc enim stupor oritur ut in profundo somno, aut apoplexia. Sed cum natura paulatim confusiones evolvat, tunc illa quam fingimus mors perpetua esse non potest. Solæ autem substantiæ rationales non tantum individuitatem suam, sed et personam servant, conscientiam sui retinentes aut recuperantes, ut possint esse cives in civitate Dei, præmii pœnæque capaces. Ita in iis regnum naturæ regno gratiæ servit.

(13) Imo amplius procedo dicoque non tantum animam, sed et animal ipsum inde ab initio rerum perpetuo durare, semper enim anima corpore organico prædita est, ut habeat per quod cætera externa ordinate repræsentet; ideo etiam corpus ejus ad magnam quidem subtilitatem redigi, penitus autem destrui non potest. Et licet in perpetuo fluxu consistat corpus . . . dici possit ullam materiæ particulam eidem animæ perpetuo assignatam esse, nunquam tamen corpus organicum totum animæ dari aut eripi potest. Sed quantumcunque animal conceptione crescat, habebat organismum seminale, antequam per conceptionem evolvi crescereque posset; et quantumcunque moriendo decrescat licet amissis exuviis retinet subtilem organismum omnibus naturæ viribus superiorem, cum is replicatis subdivisionibus in infinitum pertingat. Natura enim cum a sapientissimo artifice fabricata sit, ubique in interioribus organica est. Et nihil aliud organismus viventium est quam diviniior mechanismus in infinitum subtilitate procedens. Nec quisquam opera Dei ut par est intelligit, nisi qui in illis satis agnoscit, ut scilicet effectus sit vestigium causæ.

FINIS

1, a, 1-4. PHIL., IV, 3, a, 1-4. (7 p. in-4°.)

recto. VERUM est affirmatum, cujus prædicatum inest subjecto, itaque in omni Propositione vera affirmativa, necessaria vel contingente, universali vel singulari, Notio prædicati aliquo modo continetur in notione subjecti; ita ut qui perfecte intelligeret notionem utramque quemad-

modum eam intelligit DEUS, is eo ipso perspiceret prædicatum subjecto inesse.) Hinc sequitur Omnem scientiam propositionum quæ in DEO est, sive illa sit simplicis intelligentiæ, circa rerum Essentias, sive visionis circa rerum existentias, sive media circa existentias conditionatas, statim resultare ex perfecta intellectione cujusque termini, qui ullius propositionis subjectum aut prædicatum esse potest; < seu scientiam a priori complexorum oriri ex intelligentia incomplexorum >.

< Absolute > *Necessaria* propositio est quæ resolvi potest in identicas, seu cujus oppositum implicat contradictionem. Exemplo rem ostendam in numeris : Binarium vocabo omnem Numerum qui exactè dividi potest per 2 et Ternarium vel Quaternarium, qui exactè dividi potest per 3 vel 4, et ita porro. Omnem autem numerum intelligam resolvi in eos qui eum exacte dividunt. Dico igitur hanc propositionem Duodenarius est quaternarius, esse absolutè necessariam, quia resolvi potest in identicas hoc modo : Duodenarius est binarius senarius < (ex definitione) > senarius est binarius ternarius < (ex definitione) >. Ergo Duodenarius est binarius binarius ternarius. Porro Binarius Binarius est quaternarius < (ex definitione) >. Ergo Duodenarius est quaternarius ternarius. Ergo duodenarius est quaternarius Qu. E. Dem. Quodsi aliæ definitiones fuissent datæ, semper tamen ostendi potuisset rem tandem eodem redire. Hanc ergo Necessitatem appello Metaphysicam vel Geometricam. Quod tali necessitate caret, voco contingens, quod verò implicat contradictionem, seu cujus oppositum est necessarium, id *impossibile* appellatur. Cætera *possibilia* dicuntur in Contingenti Veritate, etsi prædicatum revera inest subjecto, tamen resolutione utriusque licet termini indefinitè continuata, nunquam tamen pervenitur ad demonstrationem seu identitatem, soliusque DEI est infinitum semel comprehendentis perspicere quomodo unum alteri inest, perfectamque à priori intelligere contingentiam rationem quod in creaturis suppletur experimento à posteriori. Itaque Veritates contingentes ad necessarias quodammodo se habent ut rationes surdæ, numerorum < scilicet > incommensurabilium, ad rationes effabiles numerorum commensurabilium. Ut enim ostendi potest Numerum minorem alteri majori inesse, resolvendo utrumque usque ad maximam communem mensuram, ita et propositiones essentielles seu veritates demonstrantur, resolutione instituta donec perveniatur ad terminos quos utrique termino communes esse, ex definitionibus constat. At quemad-

- « [...] Considérons un des exemples favoris de Leibniz :
- César a passé le Rubicon
- Comprendre le sens de cette proposition implique comprendre le sens de son terme sujet, "César", et celui de son prédicat, "a passé le Rubicon". En mettant de côté pour un moment la considération la considération du deuxième, nous pouvons dire que, pour comprendre (1) parfaitement, on aurait besoin de savoir, au minimum, de qui on parle. Dans la mesure où on a seulement une notion vague de qui était César, dans cette mesure on ne comprend pas ce qui est asserté par la phrase qui a "César" comme terme sujet. Par conséquent, une compréhension parfaite exclurait la confusion de César avec un autre individu quelconque, aussi semblable qu'il puisse être ; en fait, elle exclurait la confusion de lui avec un autre individu possible quelconque. En bref, celui qui comprendrait parfaitement (1) saurait exactement de quel état de choses possible il est asserté par là qu'il est réalisé, et il ne peut pas savoir cela à moins que son concept de César soit complet – c'est-à-dire, suffisant pour distinguer ce général romain de n'importe quel autre individu réel ou possible.
- Par conséquent, le concept de César, qui est la signification de ce terme aurait pour quelqu'un qui comprend parfaitement les phrases dans lesquelles il sert de terme sujet, doit être un concept d'individu complet, suffisant pour distinguer l'individu que l'on a en vue de n'importe quel autre, réel ou possible.
- De cela, en conjonction avec d'autres assomptions assez ordinaires concernant la composition des concepts il semblerait résulter que si (1) est vrai, alors le concept exprimé par "passeur du Rubicon" doit être impliqué dans le concept exprimé par "César" – c'est-à-dire, que son prédicat est contenu dans son sujet » (*The Philosophy of Leibniz*, p. 104).

- « Si une chose quelconque est un fait central dans la métaphysique, c'est qu'il suppose clairement que toute substance est nommable, et je crois que la reconnaissance de ce fait jette un flot de lumière sur son système » (Sellars, « Méditations leibnitziennes », p. 169).

- « [...] Alors que *nous* penserions que le concept d'individu que représente un nom n'a besoin de spécifier qu'un petit nombre de faits concernant le nominatum, car nous estimons qu'un petit nombre de faits suffit à le distinguer des autres choses, Leibniz interprète le concept d'individu associé au nom comme spécifiant tout ce que le nominatum fait ou subit tout au long de sa carrière tout entière » (*ibid.*, p. 170).

- « La réponse à cette question, est d'une simplicité surprenante une fois que l'on se rend compte que Leibniz s'occupe non pas de *nos* noms pour les substances – effectivement, comme nous l'avons déjà souligné, il pense que les noms, comme on les appelle, que nous utilisons ne sont pas réellement des noms, mais une espèce particulière de termes généraux – mais des noms *de Dieu* pour les choses. Si maintenant nous avons à l'esprit l'argument selon lequel le sens d'un nom doit servir à distinguer son nominatum de toutes les autres substances, nous voyons immédiatement ce qui est en train de se passer. Car Leibniz considère simplement comme acquis que cela a un sens de parler de nommer des substances possibles ! Et il n'est pas du tout implausible que, bien qu'une description incomplète d'un objet puisse servir à le distinguer de toutes les autres choses *réelles*, seule une description complète qui épingle l'objet sous tous les aspects concevables conformément au principe du tiers exclu puisse le distinguer de toutes toutes les autres choses *possibles*. S'il devait être admis que Dieu a des noms pour toutes les substances possibles, il semblerait effectivement que les concepts d'individus que représentent ces noms doivent être comme Leibniz les caractérise » (*ibid.*, p. 171).

- « Les *possibles contingents* peuvent être considérés soit comme séparés, soit comme ordonnés en mondes entiers possibles en nombre infini, dont chacun est parfaitement connu de Dieu, bien qu'un seul d'entre eux soit amené à l'existence ; il ne sert en effet à rien de se représenter plusieurs mondes actuels, puisqu'un seul pour nous embrasse l'universalité des créatures, de tout temps et de tout lieu, et c'est en ce sens qu'on prend ici le mot monde » (Leibniz, *Théodicée*, p. 427).

- La confusion fréquemment commise entre la possibilité et la compossibilité: de « $M[(\exists x)P(x) \ \& \ (\exists x)Q(x)]$ » on peut inférer
- « $M(\exists x)P(x)$ » et « $M(\exists x)Q(x)$ ».
- Mais de « $M(\exists x)P(x)$ » et « $M(\exists x)Q(x)$ » on ne peut inférer « $M[(\exists x)P(x) \ \& \ (\exists x)Q(x)]$ ».

- Si A et B sont des prédicats monadiques (c'est-à-dire, non relationnels), qu'il soient simples ou complexes, $(\exists x)A(x) \ \& \ (\exists x)B(x)$ est satisfaisable (logiquement possible) si et seulement si $(\exists x)A(x)$ et $(\exists x)B(x)$ sont satisfaisables séparément. Il n'y a donc plus de différence, dans ce cas, entre la possibilité et la compossibilité.
- (1) $M(\exists x)A(x) \ \& \ M(\exists x)B(x)$ est logiquement équivalent à
- (2) $M[(\exists x)A(x) \ \text{et} \ (\exists x)B(x)]$

- (3) Il existe quelqu'un qui est le maître de tout le monde
- (4) Il existe quelqu'un qui n'est l'esclave de personne.
- Ces deux énoncés peuvent être vrais séparément, mais leur conjonction
- (5) Il existe quelqu'un qui est le maître de tout le monde et il existe quelqu'un qui n'est l'esclave de personne
- ne le peut pas.

relation ou support, et les dénominations ou *termes relatifs* qu'on en fait sont comme autant de marques qui servent à porter nos pensées au-delà du sujet vers quelque chose qui en soit distinct, et ces deux sont appelés *sujets de la relation (relata)*.

THÉOPHILE. [Les relations et les ordres ont quelque chose de l'être de raison, quoiqu'ils aient leur fondement dans les choses; car on peut dire que leur réalité, comme celle des vérités éternelles et des possibilités, vient de la suprême raison.]

§ 5. PHILALÈTHE. Il peut y avoir pourtant un changement de relation sans qu'il arrive aucun changement dans le sujet. Titius, que je considère aujourd'hui comme père, cesse de l'être demain, sans qu'il se fasse aucun changement en lui, par cela seul que son fils vient à mourir.

THÉOPHILE. [Cela se peut fort bien dire suivant les choses dont on s'aperçoit; quoique dans la rigueur métaphysique il soit vrai qu'il n'y a point de dénomination entièrement extérieure (*denominatio pure extrinseca*) à cause de la connexion réelle de toutes choses.]

§ 6. PHILALÈTHE. [Je pense que la relation n'est qu'entre deux choses.]

THÉOPHILE. [Il y a pourtant des exemples d'une relation entre plusieurs choses à la fois, comme celle de l'ordre ou celle d'un arbre généalogique, qui expriment le rang et la connexion de tous les termes ou supposés; et même une figure comme celle d'un polygone renferme la relation de tous les côtés.]

§ 8. PHILALÈTHE. Il est bon aussi de considérer que les idées des relations sont souvent plus claires que celles des choses qui sont les sujets de la relation. Ainsi la relation du père est plus claire que celle de l'homme.

THÉOPHILE. [C'est parce que cette relation est si générale qu'elle peut convenir aussi à d'autres substances. D'ailleurs, comme un sujet peut avoir du clair et de l'obscur, la relation pourra être fondée dans le clair. Mais si le formel même de la relation enveloppait la connaissance de ce qu'il y a d'obscur dans le sujet, elle participerait de cette obscurité.]

§ 10. PHILALÈTHE. Les termes qui conduisent nécessairement l'esprit à d'autres idées qu'à celles qu'on suppose exister réellement dans la chose à laquelle le terme ou mot est appliqué sont *relatifs*, et les autres sont *absolus*.

THÉOPHILE. [On a bien ajouté ce nécessairement et on pourrait ajouter *expressément* ou *d'abord*, car on peut penser au noir, par exemple, sans penser à sa cause; mais c'est en demeurant dans les bornes d'une connaissance qui se présente d'abord et qui est confuse ou bien distincte mais incomplète; l'un quand il n'y a point de résolution

de l'idée, et l'autre quand on la borne. Autrement il n'y a point de terme si absolu ou si détaché qu'il n'enferme des relations et dont la parfaite analyse ne mène à d'autres choses et même à toutes les autres, de sorte qu'on peut dire que les *termes relatifs* marquent expressément le rapport qu'ils contiennent. J'oppose ici l'*absolu* au *relatif*, et c'est dans un autre sens que je l'ai opposé ci-dessus au *borné*.]

CHAPITRE XXVI

DE LA CAUSE ET DE L'EFFET ET DE QUELQUES AUTRES RELATIONS

§ 1, 2. PHILALÈTHE. *Cause* est ce qui produit quelque idée simple ou complexe, et *effet* est ce qui est produit.

THÉOPHILE. [Je vois, Monsieur, que vous entendez souvent par *idée* la réalité objective de l'idée ou la qualité qu'elle représente. Vous ne définissez que la *cause efficiente*, comme j'ai déjà remarqué ci-dessus. Il faut avouer qu'en disant que *cause efficiente* est ce qui produit et *effet* ce qui est produit, on ne se sert que de synonymes. Il est vrai que je vous ai entendu dire un peu plus distinctement que *cause* est ce qui *fait* qu'une autre chose commence à exister, quoique ce mot, *fait*, laisse aussi la principale difficulté en son entier. Mais cela s'expliquera mieux ailleurs.]

PHILALÈTHE. Pour toucher encore quelques autres relations, je remarque qu'il y a des termes qu'on emploie pour désigner le temps, qu'on regarde ordinairement comme ne signifiant que des idées positives, qui cependant sont relatifs, comme *jeune*, *vieux*, etc., car ils renferment un rapport à la durée ordinaire de la substance à qui on les attribue. Ainsi un homme est appelé *jeune* à l'âge de 20 ans, et fort *jeune* à l'âge de 7 ans. Cependant nous appelons *vieux* un cheval qui a vingt ans et un chien qui en a 7. Mais nous ne disons pas que le Soleil et les étoiles, un rubis ou un diamant soient *vieux* ou *jeunes*, parce que nous ne connaissons pas les périodes ordinaires de leur durée. § 5. A l'égard du lieu ou de l'étendue, c'est la même chose, comme lorsqu'on dit qu'une chose est *haute* ou *basse*, *grande* ou *petite*. Ainsi un cheval, qui sera grand selon l'idée d'un Gallois, paraît fort petit à un Flamand: chacun pense aux chevaux qu'on nourrit dans son pays.

THÉOPHILE. [Ces remarques sont très bonnes. Il est vrai que nous nous éloignons un peu quelquefois de ce sens, comme lorsque nous disons qu'une chose est *vieille* en la comparant non pas avec celles de son espèce, mais avec d'autres espèces. Par exemple, nous disons que le

PHIL., VIII, 6. tantum in notionibus incompletis atque abstractis, ubi res non omnimode sed secundum certum considerandi modum in rationes veniunt, ut cum figuras solummodo consideramus, materiam vero figuratam negligimus, itaque duo triangula similia merito considerantur a Geometria, etsi duo triangula materialia perfecte similia nusquam reperiantur. Et licet aurum aliave metalla, salia item, et multi liquores pro homogeneis corporibus habeantur, id tamen ad sensum tantummodo admitti potest, et ne sic quidem exacte verum est.

Sequitur etiam *nullas dari denominationes < pure > extrinsecas*, quæ nullum prorsus habeant fundamentum in ipsa re denominata ¹. Oportet enim ut notio subjecti denominati involvat notionem prædicati. Et proinde quoties mutatur denominatio rei, oportet aliqualem fieri variationem in ipsa re.

7 recto. | *Notio completa seu perfecta substantiæ singularis involvit omnia ejus prædicata præterita, præsentia ac futura* ². Utique enim prædicatum futurum esse futurum jam nunc verum est, itaque in rei notione continetur. Et proinde in < perfecta > notione < individuali > Petri vel Judæ considerati sub ratione possibilitatis abstrahendo animum a divino creandi ipsum decreto, insunt et a DEO videntur omnia ipsis eventura tam necessaria quam libera. Atque hinc manifestum est DEUM ex infinitis individuis possibilibus eligere ea quæ supremis arcanisque suæ sapientiæ < finibus > magis consentanea putat, nec si exacte loquendum est, decernere ut Petrus peccet, aut Judas damnetur, sed decernere tantum ut præ aliis possibilibus Petrus (certo quidem, non necessario tamen sed libere) peccaturus, et Judas damnationem passurus ³ ad existentiam perveniant. Seu ut notio possibilis fiat actualis. Et licet salus quoque futura Petri in notione ejus æterna possibili contineatur, id tamen non est sine gratiæ concursu, nam in < eadem > notione < perfecta > Petri < hujus > possibilis, etiam divini gratiæ auxilia ipsi ferenda sub notione possibilitatis continentur ⁴.

princesse Sophie le prince des indiscernables dans les jardins du château de Herrenhausen, M. d'Alvensleben voulut le réfuter par le fait, et chercha dans le jardin deux feuilles semblables : il n'en trouva point.

1. Cf. PHIL., I, 14, c, 7; PHIL., III, 5, et 15 (Bodemann, p. 70).

2. Cf. le *Discours de métaphysique* de 1686, § XIII (Phil., IV, 427) et la controverse avec Arnauld (Phil., II, 12, 57, 136, etc.). V. aussi Phil., I, 383; IV, 475; et PHIL., VII, C, 62-63.

3. La parenthèse précédente se trouvait d'abord ici.

4. Cf. PHIL., IV, 3, a, 3.

- « [...] La distinction de Leibniz est sans différence tant que des concepts relationnels ne sont pas employés. C'est un résultat frappant si on tient compte de l'affirmation souvent répétée que Leibniz voulait se passer en dernière analyse des relations , et les réduire à des concepts non relationnels. Si c'était le cas, le système de Leibniz serait inconsistant de façon ironique. Sa distinction entre possibilité et compossibilité ne serait une distinction viable que si la réduction qu'il a tentée des relations à des prédicats non relationnels échoue[1]. »



[1] Jaakko Hintikka, “Leibniz on Plenitude, Relations, and the “Reign of Law””, in *Leibniz, A Collection of Critical Essays*, edited by Harry G. Frankfurt, Anchor Books, Doubleday & Company, Inc., Garden City, New York, 1972, p. 160-161.

- « [...] Il me semble tout à fait clair que Leibniz pense réellement au concept de chaque substance possible comme spécifiant sa place dans un système de substances qui s'ajustent les unes aux autres et qui se développent de la façon ordonnée selon une loi qui est caractéristique d'un monde possible. En faisant cela, soutiendrai-je, il a ruiné son exigence, pour autant qu'elle est basée sur l'idée d'un nom, que le concept individuel d'une substance possible sélectionne cette substance dans les termes d'une description *complète* » (Sellars, « Méditations leibniziennes », p. 172).